SAMAR HABIB

Lecture de la familiarité du passé : introduction à la littérature arabe médiévale sur l'homosexualité des femmes[1]

Le but du présent article est de présenter les documents qui ont informé notre recherche sur la question de l'homosexualité des femmes dans l'empire arabe médiéval.[2] Nous avançons que ces documents sont également utiles aux théories contemporaines sur la sexualité dans les sciences humaines. Non seulement ils nous donnent énormément d'informations sur la sexualité des femmes arabes de cette période, ils sont également pertinents aux débats théoriques actuels sur les identités sexuelles qui, dans le cadre théorique de l'homosexualité, sont considérées comme transitoires, comme le résultat de "structures discursives [plutôt] que de caractéristiques d'individus."[3] Notre recherche montre que – et c'est cela que nous trouvons particulièrement intéressant- ce n'est pas tant l'altérité (de l'Occident moderne) de ce passé arabe précédemment inconnu, mais la nécessité de le comprendre en termes beaucoup plus similaires à ceux de l'épistémologie occidentale contemporaine de la sexualité que ne l'a fait jusqu'à présent les études sur la sexualité occidentale, en ce qui concerne le passé sexuel de l'Occident lui-même.

Le titre du présent article et son annexe promettent non seulement de parler des lesbiennes, et comment elles peuvent être visuellement appréciées par plusieurs

d'entre nous, mais aussi être cachées, voilées, déguisées et à peine visibles au Moyen Orient. Et il y a quelque chose d'inconfortable et de voyeur dans ce genre d'intérêt que l'on accorde à l'autre, dans ce fétichisme ou cette célébration de la différence de l'autre, politique qui peut être à la fois libératrice et intrusive. Nous nous souvenons d'une collègue faisant référence à notre recherche comme une forme d'"épistémologie du harem", parce que, dans son esprit, les harems sont les seuls lieux d'activité homosexuelle entre femmes arabes pendant leurs chaudes Nuits d'Arabie, dans le musc de résidences séparées appartenant à quelque chef militaire, politicien ou membre de la famille royale (non enviable quelque soit la catégorie !).[4] De retour d'un pays arabe d'Afrique, une autre personne non Arabe avait déclaré, "Je comprends ce que vous dites au sujet de l'homosexualité des femmes au Moyen Orient. Comme c'est facile pour elles ! Les femmes vivent ensemble dans des résidences séparées de celles des hommes." Mais ce ne sont là que des exemples des mythologies des colons qui continuent d'imposer leurs points de vue sur les populations arabes, des siècles après la colonisation. Le cliché est que l'homosexualité au Moyen Orient est le résultat de la ségrégation des sexes, et qu'il n'y a par conséquent pas de cas semblables au célèbre « sujet lesbien moderne » qui "ne cache pas son homosexualité et est fier," et adore tout simplement les femmes sans s'appesantir sur la nature des relations générales des femmes vis-à-vis des hommes (comme opprimées ou comme propriété, etc.). En fait, les points de vue sur l'activité homosexuelle des femmes au Moyen Orient tendent à mettre l'accent sur les "problèmes" sociaux à l'origine de celle-ci, plutôt que de considérer le fait que le désir sexuel lesbien est quelque chose de plus permanent que le contexte culturel.[5] La preuve de ce désir, de cette impulsion pour la forme féminine est décrite dans ce poème exemplaire, datant du neuvième siècle, et peut être même avant :

> …mon vagin a du succès et luit faiblement entre une joue et une tache de rousseur
> Comme un point de musc oscillant au dessus du croissant
> Révélant une bouche pure, des perles souriantes
> Dans laquelle il y a une salive savoureuse instamment douce au goût.
> Et un beau cou aussi effilé que celui d'une gazelle
>
> Pour ce que j'ai vu de sa beauté –
> Et O combien j'en ai vu ! –
> Je dis gloire à quiconque a façonné l'argile
> Pour créer une parfaite créature de beauté
> Je suis venu siroter d'elle et de sa soif extrême au puits
>
> Si cela est interdit (*Ĥaram*), alors cela est illégal (*Ĥalal*)

On notera les symboles religieux tel que "point de musc oscillant au dessus du croissant ;" cette image religieuse que l'on retrouve sur le drapeau pakistanais actuel, et qui est synonyme de la foi islamique. La poétesse rejette également ce que la société lui nie et dit de cette interdiction qu'elle est illégale. L'équivoque du désir sexuel de la poétesse et le besoin de satisfaire à cette soif démontre une forme sophistiquée de raisonnement, et personne ne niera que refuser de l'eau à une personne assoiffée (particulièrement dans les déserts arabes) est immoral. Ainsi, la soif, au sens littéral du mot, n'est pas différente de la soif de satisfaction érotique.

Dans un autre poème bizarre, on peut lire ce qui suit :

> Comme nous avons bien baisé ma soeur, quatre vingt dix pèlerinages
> Plus merveilleux et invisibles que les allées et venues d'une tête de pénis6 ; et puis
> Une grossesse qui plait à l'ennemi et pire encore, les reproches
> Des critiques
> Et nous ne sommes pas limitées dans nos actes,
> Comme dans le cas de la fornication, bien que celle-ci soit plus délicieuse pour ceux qui la préfèrent.[7]

Ce que nous trouvons bizarre dans ce poème, ce sont les "quatre vingt dix" années que l'on a passé à bien baiser,[8] la suggestion qu'il s'agit là d'un long processus qui dure toute une vie, et la notion que "nous ne sommes pas limitées dans nos actes,

comme dans la fornication." Si la poétesse était une résidente de Bagdad au neuvième siècle, on pourrait dire que la référence à la 'limitation' voudrait dire que la copulation était permise par la jurisprudence islamique de cette période et de ce locus, alors que la fornication était sévèrement punie.[9] Il y a plusieurs exemples suggérant que les femmes avaient exclusivement des relations homosexuelles, ou du moins de façon prédominante, mais cela est beaucoup plus évident dans une petite réplique entre deux femmes, citée dans le chapitre d'Ahmad Al-Yemeni (d. 850) sur la copulation. Une femme a évidemment des penchants hétérosexuels, mais s'abstient de peur de tomber enceinte (une mutqeeya) et une autre femme aux penchants homosexuels implore la mutqeeya de s'essayer à la copulation. La mutqeeya décline cette pressante invitation et reproche à cette dernière de censurer les plaisirs (hétéro)sexuels dont elle n'est pas familière, alors qu'en même temps elle loue sa propre préférence sexuelle :

> Dis-lui, à celle qui recommande la copulation
> Comme il est désolant d'avoir fente contre fente
> Elle trouvait du confort dans le pénis
> Mais elle était détournée de la vérité
>
> Je parle franchement de votre excuse et je ne suis pas indignée, parce que vous avez essayé de déshonorer ce que vous ne connaissez pas et vous avez interdit ce que vous n'avez pas essayé.

Ce document pose un sérieux problème en ce qui concerne les théories constructivistes de la sexualité généralement acceptées dans ce genre d'études. L'émergence, ou plutôt la présence d'identités sexuelles d'une nature souvent considérée comme occidentale d'origine au Moyen Orient, bouleverse l'entendement selon lequel l'homosexualité exclusive et réciproque est le résultat de développements récents.

Dans *Homosexualité des femmes au Moyen Orient* nous voulions mettre en avant un projet essentialiste qui permettrait d'adopter une nouvelle approche à la sexualité dans les sciences humaines, et qui fonctionnerait en parallèle avec la théorie de l'homosexualité, bien qu'elle remet en question certaines des conclusions de cette dernière. Comme le remarque Alison Eves :

> D'une manière générale, les travaux de recherche sur l'homosexualité ont re-conceptualisé les identités sexuelles comme changeantes et instables, comme des positions offertes par des structures discursives, plutôt que des propriétés d'individus. Le lien logique et la correspondance entre le sexe biologique, le rôle de la femme et de l'homme et le désir ont été remis en question par des théoriciens tels que Butler (1990) ; de telle sorte que le sexe est considéré comme nécessairement performatif, suggérant des alternatives dans l'examen des approches particulières avec lesquelles les lesbiennes 'traitent' le sexe et comprennent la masculinité et la féminité.[10]

Le principe fondamental de la théorie de l'homosexualité est l'accent que celle-ci met sur la différence et sur la variation. Des fois, elle finit par devenir, comme on peut le voir ci-dessus, une théorie qui sape toutes les catégories de spécification comme "changeantes et instables, comme des positions offertes par des structures discursives, plutôt que par des propriétés d'individus." Les effets de la déconstruction post-structurale et des théories postmodernistes sur ce concept de sexualité, en tant que concept, ont également ajouté à une sorte d'institutionnalisation des études de la différence dans lesquelles les homosexualités "modernes", "occidentales" deviennent incommensurables par rapport à d'autres homosexualités. Les anciens Grecs sont considérés comme amoureux des garçons de manière non réciproque, et les rapports homosexuels de cette période comme n'étant *pas* basés tant sur le désir (comme dans l'entendement de la société moderne), mais sur des notions selon lesquelles le plus jeune homme a besoin d'évoluer socialement, alors que l'homme le plus âgé recherche l'intimité intellectuelle que les femmes semblent de toute évidence ne pas avoir.[11] Cela est représenté comme étant différent de notre entendement du "sujet

homosexuel moderne" qui est caractérisé par sa volonté de rendre et de s'adonner à des rapports émotionnels et romantiques et qui est également exclusif. L'on pensait que de telles catégories d'individus n'auraient pu exister par le passé, et tout particulièrement dans le contexte clandestin des rassemblements et des activités homosexuelles du tiers-monde opprimé.

Michel Foucault a eu une énorme influence sur notre conception de la sexualité, en tant que concept qui, selon lui, était une invention du dix-neuvième siècle. En fait, Foucault est l'auteur des approches théoriques à l'histoire de la sexualité qui ont été adoptées par les récents travaux critiques. Contrairement à l'approche essentialiste, Foucault écrit :

> Mon objectif n'était pas d'écrire une histoire des comportements et des pratiques sexuelles, de retracer leurs formes successives, leur évolution, et leur dissémination; ou encore d'analyser les idées scientifiques, religieuses ou philosophiques par le biais desquelles ces comportements ont été représentés. Je voulais d'abord me consacrer à cette notion assez récente et banale de "sexualité": garder mes distances par rapport à celle-ci, mettre sa familiarité entre parenthèses, afin d'analyser le contexte théorique et pratique avec lequel elle a été associée. Le terme lui-même ne fait pas son apparition avant le début du dix-neuvième siècle, un fait qui ne devrait être ni sous-estimé, ni interprété à l'extrême. Il montre toutefois qu'il existe quelque chose autre qu'une simple refonte du vocabulaire, mais évidemment, il ne marque pas l'émergence soudaine de ce à quoi la "sexualité" fait référence."[12]

Mais ces idées de Foucault *ont été* interprétées à l'extrême, parce que l'accent a été mis sur l'idée selon laquelle l'histoire de la sexualité révèle "quelque chose autre qu'une simple refonte du vocabulaire" pour ce qui est de la formation des identités sexuelles et de la connaissance de soi. Alors que, entre temps, le reste de cette idée était négligé, c'est-à-dire que la récente histoire du discours sur la sexualité n'a *pas* "marqué la soudaine émergence de ce à quoi la "sexualité" fait référence."

Et c'est précisément cette répugnance à accepter que le vocabulaire contemporain *peut* être utilisé pour nous informer sur le passé qui prédomine dans la

critique contemporaine à laquelle nous faisons allusion. Ce n'est pas en soi l'idée de Foucault selon laquelle le concept de "sexualité" a une courte histoire, mais nous restons sceptique en ce qui concerne la conclusion de Foucault selon laquelle la sexualité a été "conçue comme une constante" *par erreur* (4), ne serait-ce que parce que "ce à quoi la "sexualité" fait référence" est une constante que l'on peut voir facilement, même si cela est de manière imprévue, dans l'étude de cas de l'homosexualité des femmes dans l'Arabie médiévale. Serions-nous en fin de compte peut-être condamnés à donner un nom (un signifiant arbitraire comme le suggère Nietzsche[13]) à ces phénomènes sans nom, bien que ces noms arbitraires fassent référence à des entités permanentes ? Qu'y a-t-il en dessous des échafaudages discursifs de la culture ? Le désir homosexuel des femmes est certainement l'une de ces entités.

Incompréhension de l'homosexualité des femmes au Moyen Orient.

Quand certaines personnes ont appris que nous nous intéressions particulièrement à la civilisation et à la culture islamiques, elles s'attendaient à entendre parler des punitions horribles infligées à ceux qui étaient pris en flagrant délit – décapitations, lapidations, pendaisons, crimes d'honneur : ce genre de choses arrivent bien sûr, mais pas à l'échelle proportionnelle à l'attention que leur accordent les médias occidentaux quand il s'agit de l'homosexualité dans le monde arabe contemporain. Nous sommes d'avis que quelque chose présentée sous l'angle de l'érudition désespérée d'Irshad Manji dans *Musulmane, mais libre* (*The Trouble With Islam*) aurait été bien reçue et aurait satisfait les attentes de la "décadence" des nations musulmanes vivant dans ce qu'elle appelle avec dédain "l'emprise du tribalisme du désert."[14]

Mais notre recherche ne satisfait pas les attentes de ceux qui espéraient qu'elle leur rappelle l'infériorité du Moyen Orient dans le domaine des libertés publiques, d'une façon qui n'a rien à voir avec le rôle impérial de l'Occident dans cette décadence. En fait, en comprenant les cultures islamiques précédentes, ainsi que la variété et l'hétérogénéité des cultures contemporaines par rapport à l'homosexualité des femmes dans la région, on en arrive à une appréciation et une compréhension beaucoup plus profondes du monde arabe, un monde qui, de l'extérieur, apparaît comme répressif, fermé, immuable, mais qui révèle des contradictions dynamiques – des Enfers de résistance et de subversion.

La poésie médiévale sur le sujet de l'homosexualité dans le monde arabe était divisée par les anthologistes de la période en catégorie de censure contre la catégorie des louanges. C'est particulièrement le cas dans les travaux de Tifashi qui sont traduits et figurent en annexe du présent article. Examinons un exemple de la catégorie de la censure :

> Que Dieu te maudisse, infidèle putain [écrit un homme blessé et plein de machisme]
> Comment peux-tu frotter ton pubis contre un autre pubis
> Alors que toute maison ayant un plafond
> Doit avoir un pilier en son milieu ?

Alors qu'une réponse homosexuelle à ce genre de censure avait été formulée en période médiévale, elle n'a survécue que dans la collection de Tifashi et, pendant un moment, dans les Nuits d'Arabie que Richard Burton avait très bien traduit au 19è siècle :

> Un pénis lisse et rond avait été fait/avec un anus lui correspondant / Avait-il été fait pour le bien du con, / il avait la forme d'une hache à main.[15]

Non seulement il y avait une riche collection de documents qui parlaient de désirs homosexuels, mais il semblait que les écrits des savants de la période médiévale sur le

sujet portaient sur le caractère inné ou social de l'homosexualité (voir Tifashi et Samaw'uli). Il s'agissait de déterminer si celle-ci était une maladie ou si elle était naturelle, si elle était réversible ou permanente.

Au treizième siècle, Ahmad Ibn Yusuf al-Tifashi (un savant musulman) démontre qu'il n'y avait pas de vue homologue, pas une seule position condamnatoire avancée à chaque niveau de ses anecdotes. Au contraire, si nous nous en remettons à la sensibilité de Tifashi, il y avait une admiration envers certaines des femmes connues sous l'étiquette de copulatrices, mais qui étaient souvent des érudits de l'Islam, ainsi que des musiciens et des artistes, et qui jouaient les rôles de belles esclaves et de femmes libres.

Suite à leur débat sur le caractère inné ou social de l'homosexualité, les savants musulmans de la période médiévale voulaient concevoir des catégories dans l'homosexualité des femmes. Le groupe de lesbiennes semblables aux hommasses modernes était alors connu sous le nom de mutathakirat, bien que certaines d'entre elles étaient probablement des transsexuelles ou, à partir des descriptions de leurs "clitoris" hypertrophiés (qui nous rappellent les études des dix-septième et dix-huitième siècles des tribades occidentales), des intersexuées.[16] En fait la silhouette entière de la tribade dans la description de "son" physique est plus convaincante si l'on devait la percevoir comme un "pseudo- hermaphrodite male" – un individu intersexué dont l'anatomie correspond beaucoup plus à la description que le clitoris "lesbien" mythologique que nous associons à la silhouette de la tribade et que nous pourrions maintenant percevoir dans la silhouette de la "mutathakirat". On notera par exemple la description ci-dessous de ces "hommasses" possédant des clitoris hypertrophiés.

> Ils ont dit : Quand elle est excitée, quelque chose sort de sous son estomac qui ressemble au peigne d'une bitte. Cependant, cette description n'est pas exacte : c'est un petit os qui se trouve au dessus de l'entrée du pénis [c'est-à-dire, le vagin], qui ressemble à l'os du nez. Elle monte sur le vagin de son sujet passif et la frotte avec cet os. Ainsi, toutes les deux éprouvent un plus grand plaisir que dans le mariage – le plaisir est plus grand pour la personne active. Quand elle se frotte contre le vagin de la femme passive, alors cet os émerge de façon importante, comme des dents d'enfant, à la seule différence qu'il est long et pas large, et toutes les deux éprouvent un plaisir plus grand que celui que l'on éprouve dans un mariage.

En fait, al-Yemeni avance ici que le peigne d'une bitte "mythologique" (ou le clitoris hypertrophié de la tribade) n'existe pas et affirme au contraire que tous les hommes peuvent découvrir ces parties particulières de l'anatomie (c'est-à-dire le clitoris) : "Et si l'homme visait cet endroit particulier [au dessus de l'entrée du vagin] de la femme avec son pénis, ce dernier apparaîtrait et il verrait de son plaisir et de sa désintégration ce que je mentionne ici."

Parmi ces mutathakirat, il y avait des *femmes* qui n'avaient pas des clitoris élargis, mais qui continuaient à jouer le rôle de ce que l'on appelait "les maniérismes de l'homme" et qui étaient également les amantes d'autres femmes.

> Il y a certaines d'entre elles qui dépassent les autres en intelligence et en déception, et dans leur nature même, il y a beaucoup de caractéristiques semblables à celles des hommes. Tant et si bien que certaines d'entre elles pourraient ressembler à des hommes dans leurs mouvements et leur façon de parler et leur voix. De telles femmes sont celles qui aiment [à l'opposé d'être aimé], parce qu'elles sont les partenaires actives et ont besoin de quelqu'un qu'elles peuvent chevaucher et ne pas avoir honte de séduire chaque fois qu'elles sont excitées. Il n'est pas convenable pour elles d'avoir des rapports sexuels quand elles ne sont pas excitées. Ceci, ainsi que la difficulté de satisfaire aux plaisirs et aux commandes de l'homme, les conduit à copuler. Le plus grand nombre de celles qui possèdent ces traits est celui des femmes pleines d'esprit, les écrivaines, les lectrices du Coran et les universitaires. Certaines d'entre elles sont attirées par la copulation à cause de l'ampleur des restrictions dont elles font l'objet et qui font qu'elles ont du mal à être seules et en sécurité, sauf avec d'autres femmes. (Samaw'uli)

Célébrées comme les symboles de la visibilité lesbienne, en tant qu'alternative à la tendance générale de la masculinité, subversives et transgresseuses, les hommasses

ont fait l'objet de ridicule, ont été accusées de souffrir d'envie du pénis, de vouloir être des hommes, de haïr les hommes et de leur faire concurrence, de re-inventer ou d'imiter un paradigme hétéro-normatif. Il était presque inévitable de constater, pendant que nous rédigions le présent article, le trope de la lesbienne masculine comme facilitant la recherche de tendances. Bien que de nombreuses masculinités de femmes n'aient pas une orientation homosexuelle et que la plupart de ces masculinités qui semblent appartenir aux femmes peuvent être en fait masculines au niveau psychique ou physique, nous pouvons toutefois affirmer, sans peur de nous tromper, qu'il existe de nombreuses hommasses, et qu'une approche culturelle spécifique au trope de la lesbienne masculine ne peut pas nous donner la vraie signification des similarités transhistoriques et transculturelles.

Notre intention, en présentant ce document à la communauté universitaire internationale est de revigorer un débat qui a atteint une sorte d'impasse : si tout est construit par les êtres humains et leurs sociétés respectives, alors sur quel fondement pré linguistique réalisons-nous ces constructions ? Nous espérons que le document présenté en annexe nous aidera à apporter des éléments de réponse à ces questions essentialistes qui ont été négligées à cause de leur apparente complexité.[17]

---

[1] Cette traduction a été produite avec l'assistance de l'Université de Western Sydney, Australie.
[2] Nous faisons référence aux chapitres de la partie II de notre monographie paru dans *Homosexualité des femmes au Moyen Orient : Histoires et représentations* (New York et Londres: Routledge, 2007), 47-83.
[3] Alison Eves, "Théorie de l'homosexualité, /identités de femme / hommasse et espace lesbien" (*Sexualities* 7.4, 2004), 481.
[4] Il est à la fois ironique et significatif que nous n'ayons pu trouver une seule référence aux activités des lesbiennes de harem dans les textes arabes de la période médiévale que nous avons parcouru.
[5] Ce point de vue n'est pas exclusive aux narrations occidentales de l'homosexualité des femmes dans le monde arabe, mais provient plutôt du point de vue de la rhétorique homophobe ou maladroite de certains chercheurs et critiques arabes. Pendant la période médiévale, il était admis que *certaines* femmes étaient plus intéressées à éviter de tomber enceintes et de causer un scandale. Elles faisaient donc recours aux rapports sexuels avec d'autres femmes. Cependant, cela n'était pas considéré comme la caractéristique ou la « raison » la plus importante pour la plupart des copulatrices, comme ce fut le cas pendant la période moderne.
[6] Le terme original est *Fayashil* et fait référence à la stimulation du clitoris avec le bout du pénis.

[7] Ce poème est cité par Tifashi (mort 1253). Son origine est incertaine et il pourrait dater d'avant le treizième siècle.
[8] C'est le nom médiéval donné aux femmes qui ont des rapports sexuels avec d'autres femmes.
[9] Voir *Homosexualité des femmes au Moyen Orient*, 52-53.
[10] Eves, 481-482.
[11] Nous faisons particulièrement référence aux travaux de David Halperin : *Cent ans d'homosexualité : et autres essais sur l'amour en Grèce* (New York: Routledge, 1989); et Halperin *et al*., eds., *Avant la sexualité : La construction de l'expérience érotique dans la Grèce antique* (Princeton: Princeton University Press, 1990). Craig A. Williams adopte une approche similaire à celle de Halperin dans *Homosexualité romaine : Idéologies de la masculinité dans l'Antiquité* (Oxford: Oxford University Press, 1999).
[12] Michel Foucault, *L'Usage des plaisirs*, vol. 2 (Paris: Gallimard, 1984), 3.
[13] Comme Nietzsche l'a si bien dit : "La 'chose elle-même' (parce que c'est cela la pure vérité, sans conséquences) est assez incompréhensible aux créateurs de la langue et ne vaut pas du tout la peine d'être recherchée." Voir Friedrich Nietzsche, *Introduction théorétique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral* [1873], traduit et édité, Walter Kaufman, *Le Nietzsche de poche* (Londres : Chatto et Windus, 1971), 45.
[14] Irshad Manji, *Musulmane, mais libre* (Sydney: Random House, 2003), 143.
[15] Richard Burton, trad. "Conte de Kamar al-Zaman" dans *Les Nuits d'Arabie*, vol. 3, ([Iran]: Imprimé par Burton Club, [c.1888]), 303.
[16] Il y a eu plusieurs études qui parlent de la silhouette de la tribade. Pour une discussion de cette question particulière des clitoris hypertrophiés et de son rapport au corps intersexué, voir Theresa Braunschneider, "The Macroclitoride, the Tribade and the Woman: Configuring Gender and Sexuality in English Anatomical Discourse" (*Textual Practice* 13.3, 1999), 509-532.
[17] Nous avons une admiration particulière pour le cadre théorique méta-historique dans "Extraordinary Satisfactions: Lesbian Visibility in Seventeenth-Century Pornography in England" de Sarah Toulalan (*Gender and History* 15.1, 2003), 50-68, et Susan Lanser, "'Au sein de vos pareilles': Sapphic Separatism in Late Eighteenth-Century France" (*Journal of Homosexuality* 41.3/4, 2001), 105-116.